

HISTOIRE MERVEILLEUSE

Pays de Tréguier

Ronan Quesmeur

On dit qu'on voyait jadis, sous les murs du château du Guérand, appartenant au marquis de Locmaria, dont le nom patronymique est du Parc, une petite hutte en terre recouverte de chaume. L'un des côtés était adossé aux fossés, le devant était en terre glaise grise, ou marne des grèves, dans laquelle on avait incrusté des coquilles d'ormeaux (oreilles de mer), formant des arcades surmontées d'une tourelle.

Cette hutte fort propre, quoique pauvre, était percée d'une petite ouverture laissant pénétrer le jour à l'intérieur comme un filet de lumière, et s'éclairait d'une porte, tressée de branches de genêts, qu'on fermait seulement la nuit.

Cette maisonnette était la demeure d'une pauvre famille dont les traditions populaires nous ont religieusement gardé le nom et le souvenir.

Hervoën, ainsi s'appelait le propriétaire, Hervoën ou Yves Quesmeur ou Garden, dit encore l'histoire, était un simple journalier, mais rangé et de probité reconnue, beau garçon et propriétaire de sa hutte, ce qui lui attirait bien des politesses des filles du pays qui venaient se mirer dans

les coquilles, sous le prétexte de l'avoir en journée. Il était célibataire et on enviait sa richesse. Ces belles filles lui firent faire des réflexions sur sa solitude, il était déjà âgé de 45 ans, c'était tard ; les rhumatismes étaient à craindre, les mauvais jours viendraient et que deviendrait-il seul en sa cabane isolée ? Il devait donc se marier. Il trouverait facilement à se caser.

Il choisit dans la campagne une jeune fille dans les trente ans, sage et fort laborieuse, elle s'appelait Melta Goasven. Après deux ans de mariage ils eurent un fils, seul rejeton d'une union tardive, auquel ils donnèrent le nom de Ronan, ce qui surprit le pays car ce nom y était inconnu. Mais la mère étant la filleule de la nourrice du marquis, on pensa que ce nom était très noble et lui venait du château.

Le jeune enfant en grandissant apprit avec son père à faire des paniers, car Quesmeur ou Garden, nom que je lui donnerai à l'avenir, était vannier à ses moments perdus.

Le père Garden mourut peu après la naissance de son fils, lui laissant sa cabane, un clos, un verger planté d'un pommier, un buis bénit, un if ou logeaient trois poules et un coq qui lui servait d'horloge.

Tout cet héritage avait été pris petit à petit sur les terrains vagues de la commune dont nul ne songea à lui disputer la possession.

Hervoën était aussi le nom du jeune homme. Il se trouva donc qu'il fit un riche parti. En outre, c'était un beau garçon après lequel couraient toutes les filles de Plouëgat-Guérand.

Il ne fit pas comme son père, il se maria jeune, il épousa Louisa Denmat, fille de la nourrice de très haute et très

puissante dame Claude de Névêt, marquise du Guérand.

Dix années le ménage resta sans enfant. La pauvre Louisa désespérée de sa stérilité, fit une neuvaine à Notre-Dame de Kernitron, en Lanmeur. Elle y pria avec tant de ferveur qu'avant que l'année fût écoulée, M^{me} la Sainte-Vierge lui envoyait un fort beau garçon. Elle demanda et obtint que l'enfant fût baptisé dans l'église de Kernitron, ce que le curé lui aurait refusé sans l'intervention de la marquise de Locmaria.

L'enfant fut porté en cette église, y reçut le baptême avec les noms de Ronan et d'Hervoën. Ce fut le nom de Ronan qui prévalut. Sa mère cependant le voua à Saint-Yves et à la Sainte-Vierge, la priant de l'avoir à sa sainte garde et lui passa au cou une médaille et un scapulaire bénits.

La venue en ce monde d'un petit enfant porta la joie dans le cœur des parents. Elle était si vive qu'elle ne leur laissa pas voir madame Misère entrant dans la maison avec l'enfant désiré et s'asseyant au foyer où elle n'avait pas été conviée.

On dit que la sournoise, sachant qu'elle serait expulsée si on la voyait entrer, se cacha si bien sous le manteau du bonheur, qu'elle ne se montra que petit à petit et ne jeta le masque que lorsqu'il ne fut plus possible de l'en chasser.

Hervoën et Louisa s'en effrayèrent, ils avaient leur verger, leur hutte, leurs poules, leur champ, leur vache, c'était de la fortune. Mais le feu détruisit la maisonnette, il fallut la rebâtir; on la voulut en pierres. A cet effet, on vendit le champ ; peu après le renard mangea les poules : l'hiver fut rude, le vent abattit le pommier, et après un

long chômage le travail ne revint que doucement, et les jours de l'hiver furent rudes à passer dans la nouvelle demeure. Le chagrin diminua les forces du père et amena la maladie.

Hervoën et Louisa virent venir cette terrible compagne des malheureux, ils l'acceptèrent avec résignation, mais lorsqu'ils la virent s'établir près du lit de Ronan, elle chassa la joie du logis.

L'enfant en souriant lui tendit ses petites mains blanches. Hervoën découragé, sans travail pour la saison, la laissait vieillir près de son fils; il abandonna son travail du soir, et au lieu de travailler à son état de vannier, alla se coucher de bonne heure.

Sa femme lui en fit des reproches; alors il allait le jour dans les bois chercher de la bourdaine, ne trouvant pas de travail aux champs, car la saison était mauvaise.

Louise ne filait plus. Quand l'enfant dormait elle allait sous les arbres, dans les allées du parc, chercher des brindilles sèches, abattues par les vents, et cueillait de petites baguettes qu'elle préparait, en enlevant l'écorce, pour le travail du soir; après la journée finie, elle remettait Hervoën à fabriquer les paniers qu'il vendait le dimanche, à la sortie des basses messes, aux gens du pays.

Quand les jours furent tout à fait courts, elle reprit son rouet; se mit à filer pour le monde; cette double industrie de la vaillante femme, lui permit de continuer la bouillie de froment à son fils.

Elle se mit aussi à filer de la laine; comme elle était bonne filandière, elle eut du travail; mais tous ces gains réunis suffisaient à peine, le fils grandissant, aux besoins du ménage.

On avait été forcée de vendre le champ pour rebâtir la maison, on proposa le clos, ne trouvant pas d'acquéreur, on proposa la vache.

Qu'allait-il devenir?

L'hiver le lait est rare pour le pauvre qui ne paie pas.

Le bruit en vint au château. Le bon Marquis du Guérand et la noble dame Claude de Nevêt, sa femme, l'ayant appris, vinrent visiter le petit Ronan.

L'enfant leur fit si bon accueil, que le Marquis et la Marquise en furent charmés, et prirent le petit garçon en telle affection qu'ils arrêtèrent la vente et laissèrent, en sortant, du pain pour l'hiver, en assurant qu'ils reviendraient souvent les visiter.

Le clos et la vache restèrent la propriété du bel ange, devenu le favori des bons châtelains.

Ronan grandit près de ses parents; un jour, ils recevaient des sabots; une autre fois, des chemises; pour l'homme, un habit; pour Louisa, un jupon, des bas; pour tous, du savon; enfin, l'enfant était, disaient les jaloux, vêtu comme un prince.

Dame Misère, en voyant toute cette fortune venant du château, en pleurait de rage en se mordant les doigts sur les cendres du foyer. Elle promit de se venger.

Ronan devenait si beau qu'on disait dans le pays, qu'il surpassait Monseigneur l'apôtre Saint-Jean, que chacun admirait dans sa niche, à l'église paroissiale.

Le Marquis du Guérand, qui aimait et admirait le petit garçon, citait cet enfant à tous les gens du pays, et tous les nobles voulaient le voir et lui faisaient mille caresses et cadeaux.

Tout cela faisait grand tort à Louisa et comme on re-

marquait que le Marquis ne passait jamais sans entrer dans la maison voir l'enfant et causer avec les parents, et qu'en sortant il donnait à l'enfant quelques friandises ou pièces blanches ; tout cela fit qu'on prédit que Ronan ferait mauvaise fin.

Ces attentions de la part d'un grand Seigneur furent mal interprétées, et malgré la pureté des mœurs du Marquis et de sa vassale on en jasa au village.

La jalouse envenima tout, et quoique Louisa ne fut ni jeune ni jolie, on lui fit comprendre qu'elle eût à rester chez elle, et on lui refusa de l'ouvrage. « Va-t-en au château, grande fainéante. Le Marquis est assez riche pour te nourrir à rien faire ; on sait que tu n'es pas grand chose ».

Tous ces propos firent grand peine à la pauvre mère. Elle n'osait éléver la voix pour se plaindre ni se justifier, dans la crainte de profaner le nom de son bienfaiteur et de nuire à son fils, que Mme Claude, la Marquise, promettait de prendre au château aussitôt après sa première communion.

Il faut, disait-on, à une assemblée du pardon, que M. le Marquis ou Satan, soit le père de Ronan. Il est mis comme un prince ; les parents ne trouvent pas de travail ; ils gardent leur clos, leur maison et leur vache et nul ne veut de leurs paniers. Les dimanches, ils sont forcés d'en rapporter la moitié. Ces gens devraient être dans la misère, ils ne paraissent pas en souffrir ! Vit-on jamais plus bel enfant et mieux mis.

Il est si bien habillé, disait une autre, qu'en le voyant les dimanches à la messe, on le dirait le fils du plus riche bourgeois du bourg, ou de la ville de Lanmeur, ou de Plestin.

Ronan est plus beau que les anges de l'église de Kernitron, disait une autre ; une troisième ajoutait : les fils du Comte de Goudelin ont l'air de gros paysans près de lui ; et, comme il fait des façons dans sa marche, ne dirait-on pas qu'il se croit un marquis ou un baron ? Je vous dis que le diable aura son tour chez ces gens-là.

C'est sûrement le fils du Marquis, et il est plus beau que son frère ; le jeune marquis n'a pas ses beaux cheveux noirs, flottant sur ses épaules ; les ailes des corbeaux paraissent grises, près de cette frisure qui retombe sur un cou si blanc. Bien sûr, le fils de Louisa est au Diable ou au Marquis.

Le fils de la bonne dame Claude, changerait bien ses cheveux roux contre ceux de ce petit paysan, disaient les bourgeois en le voyant passer.

Il y a un mystère en tout cela, et le vieux Guillou n'a jamais le dessous dans ces affaires-là.

Voilà ce qu'on disait dans les fêtes et pardons quand on voyait passer Louisa et son fils.

Voilà ce que l'écho rapportait à la cabane où priait et pleurait la pauvre mère, en filant sa quenouille de lin pour vendre le fil au marché de la ville, pendant que le petit Ronan jouait à ses côtés sans s'inquiéter des larmes de sa mère.

Ronan ne les voyait pas ; il les aurait vues, qu'il ne les aurait pas comprises.

Il avait l'air, la liberté, les caresses et les baisers de ses parents, que lui fallait-il de plus pour être heureux ?

Ronan atteignit sa huitième année, on lui fit comprendre qu'il fallait travailler ; ses parents l'envoyèrent dans les bois chercher des gaules de saules, des noisettes et de la

bourdaine ; il préparait les gaules et avec son père faisait des paniers.

Les gardes du Marquis avaient ordre de ne pas l'arrêter, et parfoisaidaient même l'enfant à faire et à porter son fagot. Souvent il allait au bois ramasser les fruits des arbres verts, tombés sous les arbres, pour faire son feu et se chauffer l'hiver. L'été, il faisait sa provision pour les mauvais jours, et jamais on ne le chassait des bois.

Ronan, grand et fort pour son âge, vit approcher le grand jour de sa première communion ; comme il savait lire et écrire, il devint, en peu de temps, le plus habile du catéchisme, ce qui fit aux parents le plus grand honneur près de M. le Curé et bien plaisir au Marquis et à Mme la Marquise.

Mais voilà que tout à coup, le Marquis et la Marquise cessèrent leurs visites à la cabane. Que s'était-il passé ? Nul ne le savait. On se disait : « Louisa les a fâchés. »

L'hiver était venu, la neige couvrait la terre ; Hervoën tressait des paniers, Ronan allait chaque jour à la porte du château, mais n'y entrait pas ; Louisa et son fils redoublèrent leurs visites à l'église et bientôt on apprit que Mme Claude pleurait et que M. le Marquis touchait à ses derniers moments.

Au retour d'une chasse, il se coucha ; il ne se releva plus, en peu de mois il fut enlevé à sa famille et à ses nombreux amis, par une mort lente et inconnue. Dès que le noble marquis se sentit mortellement atteint, il fit appeler Louisa et son fils.

Il donna à la mère de sages conseils. Il remit à Ronan un bel habit neuf de fin drap noir pour sa première communion, et un second en linge bleu pour les jours ouvriers.

Il lui donna en outre un beau livre de messe, un chapelet monté en argent, une croix d'argent doré, une médaille de la Sainte-Vierge et une de Sainte-Anne, le tout béni à Auray, et qu'il avait fait toucher aux reliques de Monseigneur Saint-Jean, le jour de son célèbre pardon, le 24 Juin.

Le Marquis ajouta à ces dons six écus de six livres ; il lui donna sa bénédiction. Il lui recommanda de prier pour lui, le bâisa au front et le renvoya après d'autres avis.

Ronan et sa mère pleuraient avec la bonne Marquise, qui joignit ses dons à ceux de son mari, en les assurant qu'elle ne les abandonnerait pas.

En sortant du château, Ronan qui savait lire, ouvrit son livre et tous deux entrèrent à l'église et prièrent pour le bon Marquis en demandant à Dieu de lui rendre la santé.

Quand ils sortirent dans le cimetière, ils trouvèrent le sacristain qui allait sonner le glas noble.

Le marquis du Guérand, leur bienfaiteur, était mort.

Ronan, comme je l'ai dit, était un savant, sa mère élevée chez la comtesse de Névet, mère de la Marquise, savait écrire son nom et lui répétait sans cesse ce que la noble Comtesse lui disait :

« N'oublie jamais le bon Dieu ou Madame la Sainte Vierge Marie, prie les bien ; et le Malin-Esprit, si tu gardes la croix, ton scapulaire ou ta médaille, n'aura jamais de prise sur toi ! »

La marquise près du lit de son mari lui répète les mêmes conseils.

Donc, ce jour même, dans le château du Guérand, de longs cris, des gémissements s'entendirent des salons aux

basses-cours. La cloche de la chapelle s'unissait à celle de l'église et se mêlant aux sanglots des serviteurs, au désespoir de la châtelaine, disait avec les bruits du vent : « Peuple de Plouégat, à genoux, un *'De Profundis*, Monseigneur du Parc, Comte de Locmaria, marquis du Guérand est allé au Ciel.

« Monseigneur est trépassé, Mme Claude est veuve ! »

Cette nouvelle porta le deuil dans les familles. Pauvres et riches en furent affligés et la tristesse couvrit tous les fronts, car le vieux Marquis était aimé et quittaît peu ses terres où le jeune Marquis était très redouté.

C'est à la hutte qu'il faut s'arrêter pour comprendre le profond désespoir des pauvres propriétaires, ils perdaient un bienfaiteur qu'ils ne devaient jamais retrouver. Celui qui héritait de ses biens était un homme léger, frivole, un élégant débauché, un homme de Cour, dont on parlait partout et dont Mme de Sévigné se plaisait à vanter l'esprit, les succès et les grâces ; un jeune fou qui assemblait la Cour devant ses gambades bretonnes, par son savant passe-pied qui émerveillait le grand Roi Louis XIV.

Ronan suivit le convoi du Marquis avec un grand recueillement ; quand le corps fut descendu dans le caveau seigneurial, Ronan resta agenouillé sur la tombe derrière le jeune Marquis, qui ne parut pas s'en apercevoir ; il quitta la Chapelle sans jeter un regard sur le petit paysan pleurant à ses côtés.

L'enfant ne quitta la Chapelle que le soir, quand les serviteurs vinrent la fermer. Deux mois après cet événement, Mme Claude fit appeler Ronan au château, il avait fait sa première communion ; elle le garda près d'elle, il faisait le service des salles avec le valet de chambre.

Il était à son service depuis trois ans quand la bonne Marquise tomba malade ; elle languit quelques mois, et, sentant sa fin approcher, elle appela son fils avant de fermer les yeux, elle lui recommanda son page, lui fit ses adieux et mourut. Elle était heureuse de mourir ; n'allait-elle pas rejoindre au Paradis, le noble époux qu'elle n'avait cessé de pleurer ?

Cette mort mit le jeune Marquis en possession de l'immense héritage de ses pères. Le château subit aussitôt de grands changements.

Les domestiques furent changés ; les jeunes remplacés, les vieux avaient des pensions et vécurent chez eux.

Tous furent remplacés par des étrangers au pays, choisis au loin par ce jeune maître redouté, la terreur des familles.

Ce jeune seigneur était si abandonné aux désordres d'une vie déréglée que sa pauvre et sainte mère, lorsqu'il arrivait au château ou en sortait, faisait sonner les cloches de la chapelle d'une certaine façon, afin de prévenir les jeunes filles de se mettre à l'abri des regards de son fils, dont la conduite lui causait tant de peines. (1)

Pas une fille qui ne comprit ce langage de la cloche, cette voix des airs, venant leur dire que le Marquis du Guérand se promenait dans la campagne, et pas une qui ne se mit à l'abri sous l'égide de sa mère.

Hélas ! il arrivait souvent que, signalée, la pauvre fille fût enlevée par le bouillant et fougueux Marquis, des bras de ses parents.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis la mort du vieux

(1) Historique.

Marquis et de la bonne Marquise, et Ronan était retourné à la hutte. Il comprit qu'il ne pouvait, à son âge, rester ainsi à la charge de ses parents.

Désormais sans protecteur, que fera-t-il ? Ses parents décidèrent qu'il apprendrait un état, mais lequel ?

Il ne fallait pas penser au château, le jeune Seigneur ne pensait qu'à ses plaisirs, et nullement à ses pauvres vassaux si ce n'est pour corrompre leurs filles. Il était riche comme ses parents, il pouvait faire le bien, mais les dons de la fortune ne lui servaient qu'à faire le mal et à corrompre les jeunes filles et les femmes à vingt lieues à la ronde, et à subordonner les serviteurs des gentilshommes, pères de jolies enfants.

Ce Marquis de Locmaria est célèbre dans nos Gwerz et chants bretons relatant sa vie et l'immoralité de ses mœurs. L'un de ces chants lui donne entre Morlaix et Plestin, mille maîtresses prises dans toutes les classes ; un autre chant nous apprend qu'entre le Guérand et Morlaix, on trouve cent vingt marquises, et que cent familles éplorées, dont les filles ont perdu l'honneur, vont à Sainte-Anne, la prier qu'il quitte le pays et donne du pain à ses enfants, car le Marquis songe peu aux malheurs qu'il a faits.

Le plus curieux de ces chants, est son testament. Ce chant répare ses torts en plus de cent strophes, mais, ces regrets tardifs n'empêchent pas sa damnation et son retour de l'autre monde à son château chaque nuit.

Quelque exagéré que soit le nombre de ses victimes, il n'en est pas moins vrai que sa vie désordonnée, scandaleuse, lui attira l'excommunication et toutes nos chroniques font enlever son corps par le diable.

Ses succès ne furent pas moins grands dans la classe

éllevée et à la Cour, où, d'après les auteurs du temps, il faisait tourner les têtes à toutes les femmes, jeunes et vieilles, laides ou belles, malgré la garde des maris, jaloux de leur honneur.

Toutes recevaient ses hommages, disent les chroniqueurs. Ils ajoutent : son esprit, son amabilité, ses grâces à tous les exercices, sa beauté mâle faisaient oublier la couleur fauve de ses cheveux bouclés.

Je reviens à Ronan ; ses parents, ne pouvant intéresser le Marquis à son sort, renoncèrent à lui donner un état ; ils résolurent de le placer dans quelque château, ou, à défaut, dans une bonne métairie, mais, élevé près de la Marquise, il était peu habile et peu propre aux travaux des champs.

La fatalité voulut qu'il ne se trouvât pas de place vacante dans les environs. On se rappelait les bontés des vieux châtelains.

Ronan savait lire, écrire, on voulait un travailleur, et non un monsieur, le garçon devait faire le bourgeois.

Les parents, désespérés de la haine qui les poursuivait, décidèrent qu'Hervoën et Ronan quitteraient le pays et iraient au loin chercher à le caser.

Ils se mirent en campagne avec la résolution de ne pas revenir sans place à la hutte. Un dimanche, après la basse messe, ils quittèrent Plouégat, en s'arrêtant aux manoirs, aux châteaux, aux fermes qui se trouvaient sur leur chemin.

On avait besoin de domestiques, mais le pauvre Ronan était connu partout et trop monsieur.

Restez au château, disait-on ; ici, il faut du travail et on ne mange pas de pain blanc, ni de rôti, on ne boit que du

lait, et le vin ne se sert qu'aux noces et aux baptêmes.

Ronan et son père se retiraient en priant Sainte-Anne et Monseigneur Saint-Jean, avec la Sainte-Vierge et son patron Saint-Ronan, de leur venir en aide, mais nulle porte ne s'ouvrait pour eux.

Ils virent le soleil descendre et se cacher dans la mer, les étoiles poindre à l'horizon. La nuit étendait ses grandes ailes sur les landes, Ronan et son père voyaient voler les corbeaux vers les arbres, et les chauve-souris sur leurs têtes, tournant sans cesse autour d'eux ; ils entendaient, dans les bois les cris sinistres des chats-huants. Alors, ils s'aperçurent qu'ils étaient à jeun ; ils s'assirent sur le bord d'un fossé et tirèrent de leur sac un morceau de pain d'orge, qu'ils se mirent à manger, en se demandant s'ils allaient coucher à la belle étoile, car pas de maisons en vue.

Il est bien dur, dit Hervoën, la poussière et le soleil l'ont desséché, mais, quelque mauvais qu'il soit, puissions-nous en avoir ainsi toujours.

Père, dit l'enfant, pourquoi douter de la Providence ? Elle viendra à notre aide, elle nous enverra quelques secours inattendus.

Tu as raison, mon fils, Saint-Ronan, ton patron, ne t'abandonnera pas. Donc, courage, et gardons notre foi.

Tiens, regarde là-bas. Ne vois-tu pas un cavalier qui vient vers nous ? Peut-être a-t-il besoin d'un garçon, le cavalier est peut-être un Lanascot, il va vers le château, allons vers lui.

Un cavalier portant casque et cuirasse d'acier paraît dans la lande. Quel qu'il soit, malgré son costume de l'autre temps, s'il veut de moi, j'irai à son service.

Le galop du cheval devint plus distinct, et le cavalier se trouva près d'eux.

C'était un grand personnage, richement monté, il était couvert d'une brillante armure d'acier ciselée d'or, sa tête cachée sous un casque de même métal que l'armure, était ornée d'un panache noir flottant au vent. La visière du casque était baissée et ne laissait voir que des yeux brillants. Un long manteau de drap couvrait ses épaules et la croupe du cheval, et laissait à découvert un coin de la selle posée sur un drap rouge, comme le manteau du cavalier.

Le cheval, impatient, piaffait et faisait jaillir et étinceler les cailloux du chemin sous ses sabots, ce qui le faisait paraître dans un buisson de lumière qui éclairait la route.

— Que faites-vous assis-là ? A cette heure, on ne reste pas couché le long des chemins quand on n'a pas de mauvais desseins.

— Nous sommes d'honnêtes gens ! Nous nous reposons, Monseigneur, nous avions faim et nous mangions notre pain trempé de nos larmes, car nous sommes bien malheureux.

— Vous ne craignez donc pas les mauvaises rencontres de la nuit ?

— Quelle rencontre pouvons-nous craindre ! Ne sommes-nous pas sur les terres du Marquis de Lanascot. J'ai toujours entendu dire que les pauvres y passaient en liberté, comme les riches.

— Par conséquent les voleurs s'y rencontrent.

— Ah ! Monseigneur, les voleurs je n'en ai souci, je suis si pauvre que je crains plus les loups que les hommes.

Si vous me voyez si attardé dans ces landes, c'est que

je cherche une place pour mon fils et que nous n'avons où coucher.

— Que ne vas-tu à l'auberge !

— On n'y couche pas sans argent, et je n'en ai pas ! Si vous ne le trouvez pas mauvais, nous coucherons ici, et demain, avant le jour, Monseigneur, nous quitterons vos terres. Nous marchons à la grâce de Dieu, peut-être trouverons-nous une ferme où on ait besoin d'un garçon. Je cherche une place pour mon fils. Si je n'en trouve pas, il faudra mendier ou mourir de faim.

— D'où êtes-vous ? D'où sort votre fils ?

— De Plouégat-Guérand, Monseigneur !

— N'avez-vous pas là le Marquis ?

— Le vieux est mort ! Madame aussi ! et le jeune seigneur n'est bon que pour les filles ! Grâce à Dieu je n'en ai pas.

— En ce cas, puisque vous cherchez place, confiez-moi ce jeune garçon, il sera bien chez moi.

— Volontiers, Monseigneur, il a déjà servi au château, il sait les usages des nobles et Madame la Marquise l'aimait beaucoup, et, puisque vous êtes un bon chrétien, je vous le donne et que Dieu vous bénisse.

A ces mots, le cavalier fit entendre un éclat de rire auquel Hervoën ne fit aucune attention.

— Ne parlons pas de cela, reprit le cavalier, votre fils me plaît, je l'emmène et je lui donne dix écus d'argent par an. Voici la moitié des gages que je vous paie en argent blanc. J'y ajoute un écu de six livres comme arrhes du marché. Es-tu satisfait, bonhomme ?

— Bonne Sainte Vierge Marie ! Je le serais à moins, dit Hervoën en joignant les mains après avoir baisé l'écu.

— Pars, tu as reçu ton argent et laisse tes bénédictions.

— Où demeurez-vous, Monseigneur ?

— Cela t'importe peu ! Reviens ici dans un an, à pareil jour, à pareille heure, sois bien exact, j'y serai avec ton fils ; tu recevras l'autre moitié de ses gages. Tu seras satisfait des soins que j'aurai pris de ton fils. Tu le verras changé et plus savant que les abbés. Sait-il lire ?

— Oui, Monseigneur, écrire, ses prières et le chapelet...

— Bien ! bien, dit le cavalier en interrompant Hervoën, cela n'est pas utile, mais c'est égal ! Quel est son nom et son âge ?

— Il s'appelle Ronan, il a seize ans à la Toussaint.

— Et toi, le tien ? celui de ta femme ? Comment vous appelle-t-on ?

— Hervoën pour vous servir et Louisa sa mère, elle a été...

— C'est bon !

— Fais tes adieux à ton fils, et rentre chez toi ! Mais, j'y pense, loge à la première auberge.

— C'est ce que je vais faire, car ces landes sont hantées, il pourrait m'arriver malheur. Le vieux Guillou y passe souvent la nuit. Maintenant Monseigneur, je crains plus les hommes que les loups.

Le vannier embrassa son fils en lui recommandant d'être bon chrétien, de ne pas oublier la Sainte-Vierge et son patron le bon Saint-Ronan.

Il reprit la route de son village, en jetant, de temps à autre, un regard vers le chevalier emmenant son fils en croupe.

Cheval et cavaliers parcouraient si vite les distances

que Ronan ne put distinguer les lieux par lesquels il passait.

Tout-à-coup le chevalier retint la bride, le cheval ralentit son allure et Ronan vit qu'ils descendaient vers la mer.

— Où allez-vous, Monseigneur, dit Ronan, que la peur commençait à gagner.

— Dans mon palais !

— Je ne vois pas de palais et j'entends gronder la mer ; j'en vois les grands rochers, je vois les grands oiseaux de la nuit, mais je ne vois ni bois, ni château, ni jardins !

— C'est là cependant que je demeure et je te conduis dans mon palais, car je suis le Roi des Démons et tu vas servir dans le palais du Diable.

— Que Saint-Michel me soit en aide, dit le pauvre garçon, que la Sainte-Vierge me garde et que Saint-Ronan, mon patron, me donne son secours, dit-il encore en retirant sa main de celle du Démon !

— Appelle, appelle tous les Saints ! dit en ricanant le malin esprit, ils ne viendront pas à ton aide. Tu t'y prends trop tard. Ton père a reçu mon argent, il t'a vendu, je t'ai acheté, payé, et tu es à moi corps et âme.

Le cheval s'arrêta. La terre s'ouvrit devant eux et le Démon passa sous une voûte d'où s'échappaient des flammes qui les entouraient sans les brûler, quand tout autour d'eux s'agitaient dans ces flammes des formes indécises quijetaient des cris affreux en s'injuriant.

— Te voilà donc en enfer, et tu n'en sortiras plus, répondeur de messes, dit Satan en le poussant en avant.

A cette effroyable révélation, Ronan faillit mourir de frayeur, mais se remettant soudain, il leva la main pour faire le signe de la croix. Comme il portait la main au

front, la peur et le respect humain le prirent et firent retomber sa main le long de son corps.

Ronan songea à sa mère, il chercha sur lui un objet bénit ; le malheureux avait oublié son chapelet et le cordon de son scapulaire s'était brisé pendant sa chevauchée ; il en fut navré, mais se promit qu'il ne serait pas toujours l'esclave de Satan.

Pauvre sot, dit le démon qui comprit sa pensée ; on ne sort pas de l'Enfer quand une fois on y est entré !

La nuit de Ronan se passa sans sommeil, et le lendemain Satan, en faisant sa tournée, le trouva sur pied.

C'est bien, lui dit-il, à tes leçons, mon ami. Il faut que tu saches toutes les langues et que tu sois capable de me seconder dans mes voyages. Avant un an tu auras appris ce que je veux de toi. En attendant, tu auras la charge de mes registres et la clef de mes secrets.

Ronan se mit au travail, et il profita si bien des leçons de son maître qu'en peu de temps il en sut autant qu'un procureur.

Satan lui apprit les secrets de sa puissance et pour récompenser son zèle, il lui fit des dons précieux de sa science que le jeune homme mit à profit. Il en fit l'épreuve devant les démons assemblés, ce qui fit dire à son maître :

J'ai fait une bonne acquisition; ce gaillard-là m'enverra autant d'âmes que m'en envoie son seigneur le marquis de Locmaria, qu'on appelle là-bas sur terre, le pourvoyeur du Diable.

Tu sais, dit Satan, que demain finit ton année, je peux et je dois te ramener sur terre.

— Je ne l'ai pas oublié, mon maître. Mon père m'at-

tend dans les landes de Lanascot, et j'espère que vous m'y conduirez.

— Certes, mon garçon, j'ai de l'argent à remettre à ton père, auquel je compte doubler tes gages.

Le Diable tient à sa parole, l'homme seul y manque.

Satan, le lendemain, frappa dans ses mains et ses écuyers lui amenèrent son cheval de course sur lequel il s'élança et fit monter Ronan.

Le cheval sortit des profondeurs de la terre, et, en quelques secondes, cheval et cavaliers se trouvèrent dans la lande où les attendait le bonhomme Hervoën.

Regarde, dit Satan, voilà ton fils ! ai-je bien tenu ma promesse ?

— Monseigneur, dit le père en serrant son fils sur son cœur, je ne reviens pas de ma surprise, Ronan est habillé comme un prince, comme le marquis du Guérand ! Il est beau et frais comme le jeune vicaire de Plouégat.

— Et ma mère, ma bonne mère, dit Ronan, en interrompant son père, vous ne me dites rien de ma mère !

— Elle n'a fait que pleurer depuis ton départ, elle serait capable de mourir de joie si elle te voyait si beau.

— La pauvre femme ne me croira pas, quand je lui dirai la nouvelle; elle ne reconnaîtrait pas son fils, le petit paysan changé en un aussi beau Monsieur.

— Est-ce que tu ne viens pas la voir ?

— Je ne le puis, hélas !

— Et pourquoi, mon fils ?

— Parce que.....

Il n'acheva pas, Satan le regardait.

— Que fais-tu chez ton maître ? Te refuserait-il de venir jusqu'à Plouégat ?

— Hélas ! fit encore Ronan, mon maître est....

Satan, qui faisait semblant de dormir, se leva d'un bond sur ses pieds; ses yeux lancèrent des flammes; Ronan interdit baissa les yeux en serrant la main de son père. Le Démon prenant la parole dit au père :

— Ce jeune homme est bien votre fils ; je vous remets la seconde moitié de ses gages et vous double la somme pour l'année que nous allons prendre.

— Monseigneur !

— Hé bien, que veux-tu ?

— Que Ronan vienne voir sa mère.

— J'y consens, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Que tu viennes le reconduire chez moi !

— De tout mon cœur, dit Hervoën.

Satan appela Ronan à l'écart et lui parla très bas.

— Soyez sans crainte, dit le jeune homme je reviendrai, Maître.

— Allez, reprit Satan, j'ai une visite à faire, je vous attendrai ici demain à la brume.

Hervoën et Ronan se hâtèrent de profiter de la permission et prirent la route du Guérand où ils arrivèrent en peu d'heures.

En entrant à la hutte, Louisa dit à son mari :

— Et notre fils ?

— Ce jeune homme est Ronan notre fils ! vous ne le reconnaissiez pas ?

Jésus ! Mon Dieu ! dit la mère en tombant dans les bras du jeune homme ! Que tu es grand ! Que tu es beau ! Tu ne nous quitteras plus ?

— Hélas ! mère, je ne m'appartiens plus !

Le jour passa vite !

— Il faut se séparer ; il faut partir, mon fils. Ton maître nous attend, il ne faut pas abuser de la permission.

Ronan ne fit aucune observation, il regarda sa mère, s'approcha de son lit, l'embrassa, et détacha la croix d'argent qu'elle portait au cou et enleva le chapelet qu'il avait reçu, le jour de sa première communion, du vieux marquis du Guérand.

Il reprit, avec son père, le chemin qui les ramenait aux landes de Lanascot.

— C'est bien, dit le cavalier, et toi, mon bonhomme, tu vas nous suivre, tu vas venir chez moi, afin que tu puisses dire à ta femme les merveilles de mon palais.

— Je le veux bien, Monseigneur, dit le paysan qui ne se doutait pas à qui il avait affaire.

— Souviens-toi que tu entreras librement, par ta volonté, mais tu y resteras, si tu ne reconnaiss pas ton fils parmi mes autres serviteurs. Tu les verras tous réunis dans une grande salle, ils seront si nombreux ! et aussi serrés que les étoiles que tu vois briller sur ta tête. Je vais te dire qui je suis ! Père, tu m'as livré ton fils. Je suis Satan !

— Saint-Michel, dit Hervoën, en voulant faire le signe de la croix.

Son fils lui saisit le poignet et lui arrêta le bras.

— Tu ne reverras jamais la terre, si, à ma première question, tu ne me montres pas ton fils..

— Un père ne peut se tromper, reprit le pauvre homme, rassuré.

— Nous verrons cela ce soir. Ton âme est bien engagée,

reprit Guillou, en sautant sur son cheval, en compagnie du père et du fils.

Un peu avant d'arriver au palais infernal, Satan dit au jeune homme : descends, ton père est très fatigué, prends-le sur tes épaules. J'ai des courses à faire avant de rentrer. Tu m'attendras sur la route de la mer.

Ronan, joyeux, prit son père sur son dos et se mit en marche vers l'antre maudit. Puis, au bout d'un instant, il murmura quelques mots, et au grand étonnement de son père, ils s'élevèrent de terre et traversèrent les airs en se perdant dans les nues.

Chemin faisant, quand ils eurent perdu de vue la terre, Ronan, qui portait sa croix, cacha son chapelet dans l'habit de son père, et lui dit :

Je devine l'intention de Guillou, mon père, le puits de l'Enfer est profond et les ruses du Démon sont grandes et nombreuses. Vous et moi, nous sommes perdus si vous ne répondez pas juste à ses questions. Dans une grande salle basse de l'Enfer, Satan nous réunit le soir pour y recevoir ses ordres. Il vous montrera des milliers de corbeaux ; dans la foule de ces oiseaux, tous semblables, étourdisant de leurs cris, comment voulez-vous me reconnaître ? Si je ne vous instruis pas, je suis esclave de Satan jusqu'à la fin des siècles. Deux fois, sans le savoir, vous m'avez vendu ! Il faut maintenant me sauver avec vous. Ecoutez bien ce que je vais vous dire, retenez le bien, suivez mes instructions de point en point, sans cela nous ne reverrons plus ma mère. Quand Satan verra votre surprise à la vue de ses oiseaux et vous demandera ainsi : dis, bonhomme, lequel de ces oiseaux est ton fils ? Si vous hésitez et ne répondez pas avec assurance, ou si vous

répondez mal, à l'instant nous tomberons tous deux dans le puits de l'Enfer, d'où on ne sort jamais.

— Comment, malheureux, veux-tu que je te reconnaisse ?

Retenez bien ce que je vais vous dire ; je vous le répète, que chez vous, il n'y ait pas un instant d'hésitation. Regardez bien ces corbeaux et ne répondez que quand vous serez sûr de m'avoir reconnu. Votre fils sera corbeau comme les autres ; mais vous me reconnaîtrez à ces signes : ce corbeau aura la patte en l'air ; il sautera sur l'autre et traînera de l'aile. Venez droit à moi ; saisissez-moi, serrez-moi dans vos bras et dites à haute voix : Satan, voilà mon fils !

Je vous le dis, n'hésitez pas ; nous voilà arrivés, et nous allons nous séparer. Vous ne me verrez plus avant la grande épreuve.

Hervoën serra la main de son fils, qui disparut avec Satan qui arrivait au rendez-vous.

Le vieux Guillou dit au bonhomme, en pénétrant sous les voûtes de son palais infernal qu'il lui fit visiter : Voilà ta demeure !

Quelques jours se passèrent dans les fêtes où Ronan ne parut pas.

— Mon fils, Seigneur, je ne l'ai pas vu depuis mon arrivée ici !

— Vous êtes bien pressé, lui dit Guillou. Je vais vous le montrer. Suivez-moi.

L'Esprit du Mal fit un signe ; une porte s'ouvrit devant eux, il poussa le père devant lui, et le pauvre père anxieux, se vit dans la salle des épreuves.

Quoique Hervoën fut averti, il éprouva un moment d'angoisse, bien que se rappelant les instructions de son

fils ; à la vue de tous ces oiseaux, le pauvre père tremblait autant de crainte que de joie et attendait que Satan lui fit la question prévue. Il fut pris d'un grand frisson que son compagnon remarqua avec joie. Il en rit sous cape, et, se frottant les mains, il lui dit : « hé ! hé ! bonhomme, voilà de beaux messieurs : lequel est ton fils ? » Et il pirouettait sur ses talons, en tournant le dos aux corbeaux.

Ronan secoua son aile et leva la patte.

C'est celui-ci, Seigneur, dit Hervoën, en enlevant l'oiseau à l'aile traînante.

L'oiseau grandissant dans les bras de son père, se transforma en vapeur, qui, s'élevant vers la voûte, se confondit dans les ombres ; elles se dissipèrent tout-à-coup, et Ronan sortit des nuages sous sa forme humaine. Le jeune homme serra sa croix sur son cœur, prit son père dans ses bras et courut vers la sortie de cet antre maudit.

Tout cela se fit en une seconde. Satan furieux courut avec ses gardes à la poursuite des fuyards ; mais il arriva trop tard, la dernière porte de l'Enfer venait de leur livrer passage. Satan exaspéré, la poussa si rudement, qu'il prit entre les ais un sabot du bonhomme qui resta entre les battants de la porte de fer. Ronan, très adroit et très leste, avait eu la chance de dégager son père et de le faire échapper aux légions de démons qui les poursuivaient. Il sortit triomphant de l'enfer, tenant sa croix et portant son père sur ses épaules jusqu'à la terre des vivants.

Quand ils virent le soleil, Ronan tomba à genoux et avec son père, remercia la Sainte-Vierge, Saint-Michel et ses patrons, de leur délivrance. Ils prirent et dirent leur chapelet jusqu'à leur arrivée chez eux. Depuis un an, c'était

le seul acte religieux de Ronan, mais il avait fidèlement gardé le souvenir des bons préceptes qu'il avait reçus.

Deux jours après son retour, il se présenta au château ; il y fut assez bien reçu par le jeune marquis, qui venait d'y arriver de Paris.

Ronan se proposa pour le servir ; mais il le refusa, le prenant pour un clerc tout rempli de science et de morale. Ronan s'en affligea, car, habitué au luxe de Satan, il ne pouvait se résigner aux travaux des champs et encore moins à la pauvreté. Quoique chrétien, il pensait aux joies du palais de Satan, où il avait trouvé la science et le travail facile ; les pensées, l'oisiveté lui firent oublier ses prières. N'avait-il pas saint Ronan pour patron, n'avait-il pas entendu dire que ceux qui portaient ce nom avaient le pouvoir de se changer en bêtes ? « Si j'essayais, se dit-il un jour, oubliant ce qu'il devait à Dieu, à la Sainte-Vierge et à Saint-Michel. »

Dieu l'abandonna à sa mauvaise étoile, la Sainte-Vierge en pleura, en le recommandant à Saint-Michel. Celui-ci promit, mais le laissa sans s'en occuper beaucoup, car le bon Ange était fatigué du travail que le Marquis lui donnait au pays.

Voilà donc Ronan de nouveau au pouvoir de Satan qui avait mis en œuvre, pour le reprendre dans ses filets, toutes ses meilleures légions. Il fut facile à vaincre, car il était possédé par l'avidité des plaisirs, et, pour se les procurer, il lui fallait de l'argent.

Ronan passait ses nuits en calculs et essayait tous les sortilèges qu'il avait appris du Démon. Un matin, après une nuit sans sommeil, il dit à son père :

— Habillez-vous vite, il y a aujourd'hui foire à Plestin,

allez à l'écurie, vous y trouverez une vache noire. Voici une corde pour l'attacher par le cou, car elle est sans cornes ; tenez-la bien, vous en aurez trois cents francs.

Dans le marché vous retiendrez la corde. Si vous la laissez aux mains de l'acheteur, je retourne aux Enfers et vous ne me reverrez plus. Il ajouta : « Voyez cette croix, seule elle me garde du pouvoir de Satan. »

Le pauvre homme regarda sa femme. Louisa se signa et pria la Sainte-Vierge de ne pas abandonner son fils !

Poussée par la curiosité, elle se rendit à l'écurie, où elle savait n'avoir pas de vache, car elle avait vendu la sienne la veille au soir.

Sa surprise fut grande d'y trouver une superbe bête aux poils noirs et luisants.

Elle vit son mari sortir et tous les deux appellèrent en vain leur fils pour causer. Ronan ne parut point et son père partit pour la foire.

— N'oubliez pas de rapporter la corde, lui cria Louisa.

— Soyez sans crainte, reprit-il, je sais ce que j'ai à faire.

Il prit la route de Plestin et Louisa se mit à filer jusqu'au soir, en priant pour son fils.

Aussitôt que la vache entra au champ de foire, Hervoën se vit entouré de marchands ; après bien des débats, tenant toujours à sa mise à prix, les bouchers s'éloignèrent et firent place à un autre acheteur, qui, après avoir vu qu'on ne voulait pas en rabattre, la prit malgré les contestations pour la corde.

Hervoën reçut le prix de la bête, se passa la corde au bras et reprit le chemin de sa paroisse sans avoir fait de mauvaises rencontres. Son fils et sa femme l'attendaient.

Ronan dit alors à ses parents : cette vache que vous

avez vendue, c'était votre fils; j'ai reçu, comme mon patron saint Ronan, le pouvoir de changer de forme à volonté.

Quand le marchand m'a pris de vos mains, j'ai répandu la terreur dans la foire et tranquillement j'ai repris ma forme et je suis venu vous attendre près de ma mère que je savais inquiète de mon absence.

Suivez mes conseils, gardez toujours la corde ou l'objet que je vous désignerai. Nous serons riches par ce moyen, et vous ne travaillerez plus. J'ai appris à tromper les hommes; ainsi plus de misère. Quand vous aurez besoin d'argent, dites-le moi, vous me vendrez, mais ayez soin de ne pas boire, car mon acquéreur emploiera tous les moyens pour vous enivrer afin de vous enlever la corde.

Six mois après, l'argent vint à manquer, car on ne travaillait plus.

Ronan avait mené vite la vie et dit à son père :

— Demain, c'est la foire Saint-Mélar, à Lannion. C'est la grande foire aux jeunes chevaux, vous m'y conduirez sous la forme d'un jeune poulain de trois ans.

Tous les marchands vous entoureront et enchériront l'un sur l'autre. Tenez bon, ne me livrez pas à moins de douze cents francs, et vous aurez bien soin de retenir la bride. Ne buvez pas, surtout ne vous enivrez pas. Soyez sur vos gardes, Satan y sera, ne l'oubliez pas. Si vous avez le malheur de boire, on vous enlèvera la bride et je retournerai en enfer, où les plus horribles tourments m'attendent.

Réfléchissez bien mon père, car si je prends toutes ces formes, c'est pour vous donner du pain et du repos pour vos vieux jours.

— Soyez sans inquiétude, mon fils, dit Hervoën, je m'acquitterai encore mieux dans ce marché que je ne me suis acquitté dans l'autre. Je vous rapporterai la bride.

Le lendemain donc, le bonhomme parut à la foire Saint-Mélar. Tous les marchands l'entourèrent.

Ceux de la Beauce, de l'Anjou, de la Normandie se disputèrent la bête, mais pas un n'y mettait le prix demandé. Hervoën allait quitter le champ de foire vers la fin du jour, quand un Monsieur richement vêtu et suivi d'un laquais arriva sur la place, tourna et retourna en examinant les chevaux qui restaient et arriva au sien qu'il fit trotter, le fouettant et le faisant marcher; il en demanda le prix, tomba d'accord sans marchander et paya en or. Avant d'accepter l'argent, Hervoën fit ses conditions, il se réservait la bride.

— Ha! ha! fit l'acheteur, cela m'importe peu. Venez à l'auberge recevoir et compter votre argent et nous arrangerons cela!

— Je ne vais jamais à l'auberge, et je ne bois pas, reprit Hervoën.

— Soit, reprit l'acheteur.

Il dit un mot très bas à son laquais, celui-ci disparut. Le garçon revint porteur d'une petite table et de deux bouteilles de vin et de liqueur.

— Cela se prend aussi bien dehors que dans ces bouges, moi aussi, comme vous, je déteste les auberges.

La table fut posée, couverte de bouteilles. Le Monsieur fit si bien qu'il laissa le bonhomme ivre-mort, et, en le quittant, emporta la bride posée sous la table. L'acquéreur en riant, enfourcha le cheval et partit au galop, laissant le malheureux cuver son vin.

Le jeune poulain voyant l'acheteur s'approcher de lui, comprit qu'il était perdu. Il hennit, piaffa, frappa du pied pour réveiller son père qui dormait la tête sur la table, sans se souvenir qu'il avait livré son fils. Je ne lui échapperai pas cette fois, dit Ronan, me voici cette fois encore en la possession du Diable ! Comment échapperai-je à son pouvoir. Que ne puis-je rompre le charme qui m'enchaîne à lui. Ah ! fit-il, quand je me suis fait cheval, j'avais ma croix. Par sa puissance, je lui échapperai encore, mais quand et comment ?

Ronan faisait ces réflexions en galopant sur la route qui mène à la mer.

Le Diable allait bon train, sans se soucier des écarts et des ruades de sa monture dont il voyait le désespoir d'être retombé en son pouvoir; et, pour l'augmenter, il résolut de passer par Poménau.

Le Démon, dans sa joie de tenir Ronan, ne réfléchit pas qu'à très peu de distance du village, il fallait traverser un ruisseau qui passe par Toul-en-Héry, pour se rendre à la mer et se perdre dans le bassin de Lannion.

Ronan le savait et sentit renaître l'espérance. En entrant dans l'eau, Satan sentit le jeune cheval perdre pied et disparaître et fuir sous ses jambes sous la forme d'une anguille.

— Magicien d'Enfer, hurla Satan, tu as trop bien profité de mes leçons; mais tu ne peux m'échapper! Je ne m'attendais pas à ce tour là, je ne te savais pas si savant!

Satan voyant l'anguille se cacher sous les roches, se fit canard et le poursuivit de roche en roche; se voyant sur le point d'être pris, l'autre se changea en saumon. Le Diable devint loutre et continua sa poursuite. Le saumon le re-

connut, fit un bond, sortit de l'eau et tomba sur l'herbe fleurie du pré.

Le bord du ruisseau étant fort élevé, le temps que la loutre mit à grimper, le saumon s'était fait souris, et s'était blotti dans la terre où Satan, transformé en chat, ne tarda pas à la découvrir. La souris le sentant, sortit de terre et devint colombe ; elle fendit les airs à tire d'ailes ; le chat devint épervier et tint la colombe de si près, qu'elle se crut perdue ; épuisée, elle allait retomber en son pouvoir, quand elle se vit du haut des airs, au-dessus du château du Guérand, aux grandes fenêtres ouvertes. Elle redoubla de force et de courage, descendit vers la terre et arriva au château pour s'y réfugier avant l'épervier. On fermait les fenêtres comme elle arrivait. Elle se changea en chauve-souris, elle se blottit derrière le volet, où elle reprit ses forces et un nouvel espoir d'échapper à son ancien maître, car l'épervier venait de perdre ses traces, croyait-elle.

Pas du tout, il ne l'avait pas perdue de vue, mais, fatigué à son tour, il se reposait en planant sur le château, et ralentissait son vol, sachant que la chauve-souris se croyait à l'abri.

Après un instant de repos, il se remit en chasse et vint droit au volet cachant la chauve-souris, au moment où un laquais fermait les persiennes ; il la tenait déjà dans ses serres, quand le laquais le voyant lui donna un coup de poing qui lui fit lâcher sa proie. Elle tomba sur un tas de blé séchant dans la cour. Cela donna le temps à la bête, qui se changea en grain de froment.

L'épervier qui ne la perdait pas de vue et furieux de la voir lui échapper encore, prit aussitôt la forme du coq,

et se mit à gratter le grain ; il la retrouva vite dans le tas ; il allait l'avaler quand le grain devint renard, s'élança sur le coq et l'étrangla.

Après cette expédition, maître-renard, étourdi, ne songea pas à fuir, oubliant la forme qu'il avait prise et pénétra dans la cour du château où les domestiques, attirés par le vacarme que faisaient les chiens, s'armèrent de triques et coururent sus. Bien, se dit Ronan, je n'échappe à un danger que pour tomber dans un autre, et aussitôt il passa dans la meute sous la figure du chien, et les suivit dans la campagne, faisant avec eux la menée du renard disparu, dont les chiens cherchaient en vain les traces.

Enfin, débarrassé pour un temps des poursuites de Satan, qui ne pouvait se transformer avant que les chairs du coq ne fussent digérées, il reprit la forme humaine, et revint tranquillement chez lui, le surlendemain, un an après que son père l'avait livré à Satan, en se laissant voler la bride.

Il trouva son père bien vieilli et pleurant à sa porte la perte de son fils. Il ne le voyait pas devant lui, il voyait bien un homme, un étranger. Ronan de son côté était bien fatigué et bien triste, à la pensée que sa mère pouvait être morte. Voyant son père se lever, sans lui adresser la parole, il le suit dans la cabane où il ne vit pas sa mère ; voyant son mari ivre à demi, rentrer sans la bride, elle était tombée morte. Ronan désespéré, se rendit au cimetière, où il se fit indiquer cette tombe sans pierre où dormait sa pauvre mère ; hélas ! Il l'avait tuée par sa paresse et son amour des plaisirs !

En revenant du cimetière, il fit des reproches à son père sur son inconduite qui faillit le perdre à jamais.

Sans cette croix, qui ne me quitte jamais, j'étais, grâce à vous, pour l'éternité en Enfer !

Le père, avouant sa faute, Ronan s'agenouilla près de lui, et prenant à témoin, le souvenir de sa mère, il jura qu'il ne recommencerait plus et qu'il renonçait à la science et à la magie.

Il fit éléver un tombeau à sa mère, il fit ouvrir la châsse, elle semblait dormir, la pauvre Louisa ; il mit sur son cœur la croix d'argent, et un prêtre bénit de nouveau le cercueil. Un service fut célébré avec pompe et la morte fut inscrite sur la prière nominale.

Ronan rompit avec Satan, se confessa, communia, changea de vie, et, s'étant entièrement débarrassé du Démon, il se mit au travail, apprit un état qui le conduisit à la fortune sans avoir recours aux maléfices de Satan.

Il sut respecter son père, près duquel il resta jusqu'à sa mort ; il le fit enterrer près de sa femme et lui mit une croix de bois. Le curé le porta sur la prière du prône et reçut l'argent de trente messes pour ses parents défunts et ses bienfaiteurs, le marquis et la marquise du Guérard. Ronan fut charitable ; il donna aux pauvres de Plouégat et de Pouménau, tout ce qu'il avait d'argent, le jour du grand service du bout de l'an, après avoir fait une pénitence publique, les pieds nus, en manche de chemise, à Saint-Jean-du-Doigt. La corde au cou, il quitta sa maison qu'il donna à une pauvre veuve, mère de sept enfants, à laquelle il laissa sa vache et les terres qu'il possédait, puis ayant réglé ses affaires, il prit congé du curé sans dire où il allait.

Ou sut, quelques mois plus tard, qu'il s'était retiré à l'Abbaye du Relec, où il mourut avec la réputation d'un saint religieux et d'un grand savant, surtout d'un Saint,

disait-on dans la contrée. Il avait vingt-neuf ans quand il prit l'habit et ne trépassa que vers la fin de son siècle.

Les habitants de Plouégat-Guérand, quoique gardant religieusement sa mémoire, en parlent avec terreur, car ils voient Ronan dans les bêtes affolées aux champs de foire et croient voir le Démon jetant l'effroi dans la foule.

Je tiens ce récit d'une vieille femme qui savait aussi un Gwerz sur le même sujet. (1)

FIN

(1) Moins respectueuse des traditions populaires, Mme de Cerny harmonisait les diverses parties de ce récit, retouchait sa phrase avec un soin minutieux, et nous léguait des pages ravissantes. Une idée plus rigoureuse du folklore lui eût fait abandonner ses souvenirs historiques, supprimer certains détails plutôt embarrassants, et donner à part le gwerz et le conte : nous aurions ainsi deux documents de valeur exceptionnelle. Mais, telle qu'elle est, cette narration est d'un bien vif intérêt.